

# Mort du photographe malien Malick Sidibé, l'homme qui rendait vivants ses sujets

[Luc Desbenoit](#)

Publié le 17/03/2007. Mis à jour le 15/04/2016 à 11h44.



Les portraits de ce fils de paysan peul ont fait le tour du monde. Des clichés en noir et blanc qui, du Mali à la Bretagne, révélèrent ce que les modèles avaient de plus singulier. Il s'est éteint jeudi 14 avril 2016 à 80 ans.

Il était, avec [Seydou Keïta](#), actuellement exposé au Grand palais à Paris, une des stars de la photographie africaine, célèbre pour ses photos de la jeunesse malienne saisie dans les années 60. Sur le terrain, mais aussi dans son studio à Bamako, où il travaillait avant de le transmettre à son fils, récemment. Nous republions cet article paru en 2007 dans *Télérama*, à l'occasion d'une exposition qui lui était consacré à Lannion, en Bretagne.

Nous avons déjà rencontré le photographe Malick Sidibé à Bamako, au Mali, il y a quatre ans, dans son petit studio à la peinture écaillée, encombré de boîtes de photos empilées en vrac, des photos qui valent aujourd'hui de l'or. Nous le retrouvons ce premier week-end de mars à Lannion, en Bretagne, toujours aussi disert et gai, à 70 ans passés, toujours en boubou, accompagné de sa fille Hari, l'une de ses treize enfants, qui l'accompagnent à tour de rôle lors de ses nombreux déplacements à l'étranger. Cette fois-ci, pour le vernissage d'une exposition de portraits qu'il a réalisés, l'été 2006, dans trois petites communes voisines des Côtes-d'Armor (Plouha, Le Faouët et Pommerit-le-Vicomte), à la demande de l'association GwinZegal (1).

Qu'il soit assis sur la chaise branlante du pas de sa porte, à Bamako, dans la poussière et la chaleur de cette rue populeuse, ou bien sous ce ciel de pluie breton, coiffé d'un feutre noir sans bord, Malick Sidibé parvient aussitôt à faire oublier sa foudroyante notoriété. Couronné du prix Hasselblad (en 2003), la plus prestigieuse distinction mondiale pour un photographe, alors décernée pour la première fois à un Africain, ce fils de paysan peul, qui a gardé les moutons et travaillé la terre à la houe avant de devenir le portraitiste le plus couru de la capitale malienne, rappelle qu'il doit avant tout son succès à l'humilité dont n'importe quel commerçant doit faire preuve. « *J'ai toujours cherché à faire plaisir au client. C'était mon gagne-pain. Si t'es pas bon, t'es pas payé, on ne t'achète pas ta photo.* »

“Si le client est intimidé, s'il n'est pas à son aise, c'est foutu.”

Bien qu'exposé dans les galeries les plus prestigieuses du Japon, des Etats-Unis et d'Europe, et n'ayant plus à se soucier de ses fins de mois, Malick Sidibé prend toujours ses portraits en cherchant à plaire à son « client ». Il s'agit de le surprendre, de lui montrer une image de lui-même qui doit lui mettre le sourire aux lèvres. Malick Sidibé mise avant tout sur la chaleur de la rencontre. Elle doit se passer d'égal à égal, sans qu'il se la joue grand photographe. « *Si le client est intimidé, s'il n'est pas à son aise, c'est foutu.* » Plusieurs décennies de pratique au Mali lui ont également appris le langage des corps.

Dès qu'il voit quelqu'un, il saisit ce qui cloche, la crispation ou la raideur qui souligne le défaut que la personne cherche à cacher. Sidibé y est d'autant plus sensible que lui-même souffre d'un strabisme de naissance. « *Quand une personne arrive, je la mets de bonne humeur, je lui fais des grimaces, je blague avec elle comme avec un enfant. Souvent, les gens sont figés comme des statues. Je leur suggère de jouer avec leur corps, d'avancer un pied, de se pencher, d'amener un objet pour se mettre en scène et montrer qu'ils ne sont pas morts mais bien vivants.* » Habitué à ne pas gâcher la pellicule, Malick Sidibé travaille vite, prend deux clichés, rarement plus. Et une fois encore, ici en Bretagne, se vérifie son talent incomparable à embellir ses sujets, comme s'il pulvérisait leurs inhibitions.

Prenez le portrait de cette femme sur une chaise roulante. Elle ne se tient plus figée face à la maladie, mais son corps légèrement de biais raconte un univers intime qui ne peut se confondre avec son handicap. On est également frappé par l'élégance aristocratique de cet homme en costume blanc, le responsable local de la Caisse d'Epargne. Monsieur le maire, le curé, les scouts, les estivants, les pompiers, l'ancien combattant avec son drapeau, cet homme assis avec son chien sur les genoux, le boucher, le boulanger... Appelées à venir poser par voie d'affiche, ces quelque trois cents personnes composent une société harmonieuse, étonnamment démocratique, dans laquelle chacun a la même valeur et trouve sa place grâce à l'affirmation de ses singularités.

L'incroyable unité de cette mosaïque humaine tient aussi au cérémonial qu'ordonne Malick Sidibé dans le petit théâtre dépouillé de son studio ambulant. Constitué d'un drap uni en arrière-fond, de tapis de prière sur le sol que ce musulman pratiquant a apportés du Mali, ce dispositif tout simple recrée le décor qu'il utilise avec des variantes, depuis 1957, dans son minuscule studio de Bamako. Toutes ses photos sont tirées en noir et blanc, la couleur étant selon lui « *trop éphémère* ». Et c'est vrai que ces portraits qui soutiennent l'épreuve du temps font exploser les codes et les frontières, comme en témoigne cette exposition mélangeant portraits de Bamako et de Bretagne. Avec Malick Sidibé, il n'y a plus ni Noir, ni Blanc, ni vieux, ni jeunes, mais des hommes et des femmes et des enfants qui se mirent avec fierté dans le regard plein de gentillesse d'un photographe.

(1) Qui invite des photographes en résidence, pour défendre l'image sous toutes ses formes

[http://www.telerama.fr/scenes/18038-elixir\\_de\\_beaute\\_de\\_beaute.php?utm\\_medium=Social&utm\\_source=Twitter&utm\\_campaign=Echobox&utm\\_term=Autofeed#link\\_time=1460709208](http://www.telerama.fr/scenes/18038-elixir_de_beaute_de_beaute.php?utm_medium=Social&utm_source=Twitter&utm_campaign=Echobox&utm_term=Autofeed#link_time=1460709208)